

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)

Mlle SIMONE FRÉVALLES



dans son grand succès actuel

LORSQU'UNE FEMME VEUT

*****OO*****

PATHÉ FRÈRES, ÉDITEURS



AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferraudière.

BORDEAUX, 26, rue Capdeville.

TOULOUSE, 44, r. Alsace-Lorraine.

MARSEILLE, 7, rue Suffren.

NANCY, 204, rue des Dominicains.

MULHOUSE, 17, rue de l'Étoile.

LILLE, 5, place de la Gare.

BRUXELLES, 5, quai de la Houille.

GENÈVE, 9, rue du Commerce.

Les Directeurs des Cinémas

d'*ALSACE* et de *LORRAINE*

ont intérêt à s'adresser

pour leurs Programmes à

Messieurs ULLMO et C^{ie}

17, rue de l'Étoile à *MULHOUSE*

Concessionnaires exclusifs pour ces régions de

L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

LES MEILLEURS FILMS

DES MEILLEURES MARQUES

DU MONDE ENTIER

13301

..... et **PATHÉ**
continue victorieusement la réalisation de
l'effort français actuel

avec

L'IBIS BLEU

très artistique adaptation

du roman de

JEAN AICARD

et

mise en scène

de

M. DE MORLHON

.....

FILM VALETTA

.....

PATHÉ, Éditeurs





Février 1919

Tih-Minh

de L. FEUILLADE & G. LE FAURE

Le Petit Parisien

FILM GAUMONT

le film

Rédaction et Administration :
26, Rue du Delta
PARIS
Téléphone : NORD 28-07

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Le Film en Amérique

Il n'y a pas de parti-pris contre le film français en Amérique, mais il y a un parti-pris pour le film américain, ou plutôt pour le genre américain dans les films. Je ne parle pas du public dont les goûts sont évidemment américains, mais non incompatibles avec nos mentalités. Je parle des intermédiaires par qui nous devons passer.

Le public est américain ; par conséquent, comme il n'y a pas commercialement de cinéma en dehors de l'Amérique, nous devons le comprendre. L'Américain est à la fois idéaliste et pratique, moderne et puritain, libre et rigide, pudique et hardi. Il aime les énergiques et non les discoureurs. Dans nos films, il trouve toujours trop de grimaces et de conversations. Suivant une expression imagée, il trouve que nos acteurs « mangent les décors », c'est-à-dire qu'ils ouvrent la bouche dans le vide. L'Américain est très chauvin et très particulariste. Il n'admet pas volontiers que les choses ne se passent pas comme en Amérique et n'est pas curieux d'étudier nos mœurs. Il admettra bien qu'on lui explique un ou deux détails ; il ne consentira pas à suivre pendant tout un film une description d'habitudes différentes des siennes. Autant il verra avec plaisir les paysages de France, autant il admettra volontiers une histoire se passant

en France, autant il s'énervera en voyant l'histoire cent fois renouvelée du « ménage à trois » qui lui semble fastidieuse et immorale, autant il trouvera ridicule que nous montions un escalier au lieu de prendre l'ascenseur, que nous fassions une course au lieu de téléphoner, ou que nous payons de grosses notes en argent au lieu de donner un chèque.

M. Pathé, dans son opuscule, a bien raison de souligner le fait indéniable que certains détails de nos mœurs soulèvent le rire ici. Des parents s'opposant au mariage de leurs enfants, un homme tuant ou se tuant par amour, un mari trompé se battant en duel, une jeune fille qui n'ose pas sortir seule feront rire ou provoqueront une incompréhension totale. L'Américain ne fait pas un effort pour admettre les mœurs étrangères. C'est déjà beaucoup que de lui faire admettre la forme de nos téléphones ou la coupe de nos vêtements.

On a opposé à M. Pathé la vogue de nos auteurs dramatiques à l'étranger. Ceux qui ont fait cette objection ont oublié de lire ou de voir leurs traductions. Les auteurs français ne reconnaîtraient pas leurs œuvres à travers l'adaptation américaine. En outre, ce serait une erreur de croire à leur succès. Quand la transposition est réussie, l'auteur améri-

cain obtient un résultat. Sinon, il a ce que nous appellerions en France un succès d'estime. Du reste, le nom de l'auteur français est en caractères minuscules, quand il est cité. Enfin, l'immense marché théâtral de l'Amérique admet bien quelques auteurs français, mais en minorité et les recettes qui peuvent paraître considérables à nos écrivains, ne sont rien auprès de celles que réalisent les auteurs américains. Pour ce qui est des livres, on n'en lit guère ici, à part les romans policiers.

Nos grands auteurs sont inconnus. Molière, Corneille ou Racine sont parfaitement ignorés. De Victor Hugo on connaît *Les Misérables* — je crois à cause du film. — La littérature existe du reste à peine en Amérique, et a encore à se développer. Les journaux quotidiens ont trente pages, mais pas un article littéraire, pas une chronique, à part les « topics » qui sont peu de chose. Il n'existe pour ainsi dire pas de magazines littéraires proprement dits.

C'est le cinéma qui est la forme littéraire la plus en vogue et l'absence générale de littérature explique peut-être la quantité et la longueur des titres dans tous les films. C'est une compensation. Les Américains manquent de scénarios, c'est certain; de ce côté, nous aurons longtemps encore une supériorité incontestable si nous voulons faire appel aux intellectuels susceptibles d'en établir, mais ils ne semblent pas souffrir de cette lacune et préféreront leurs scénarios inexistantes aux œuvres les plus belles, si elles exigent un effort de compréhension qu'ils ne fournissent pas.

Il ne s'agit pas de se plier à leur goût, car ils n'ont pas d'exigences spéciales. Il s'agit de ne pas les choquer dans leurs tendances générales et de ne pas les effaroucher par des digressions subtiles qu'ils n'essaieront pas de comprendre. Plus tard, nous pouvons être assurés qu'ils nous suivront sur tous les terrains quand nous les y aurons insensiblement amenés. Pour le moment, ou bien nous voulons faire prédominer l'art français, et il faut admettre un effort indispensable, ou nous préférons nous renfermer dans notre tour d'ivoire, et il faut changer complètement notre organisation pour arriver à amortir les films en France et à ne compter que sur la France pour notre bénéfice, ce qui semble dans l'état actuel du marché impraticable et du reste économiquement stupide.

Il y a une autre question, purement commerciale. Les Américains ont la religion des étoiles au cinéma. Pas de films sans noms. Si un film est tourné par une débutante, on fait à cette débutante cent mille dollars de publicité afin de la faire admettre.

Nous étudierons plus à fond cette question dans un prochain article.

HENRI DIAMANT-BERGER.

Le numéro de Noël du

F I L M

Les plus belles photos du cinéma
Les meilleurs croquis des Vedettes
L'avenir du Film Français

Contes et articles inédits de

LOUIS NALPAS
RAYMOND BERNARD
NELLY CORMON
MARCEL L'HERBIER
LOUIS MATHOT
SUZIE PRIM
PIERRE BERCH
FRANÇOIS SIGNERIN
LA FEMME DE NULLE PART
LOUIS BOURNY
H. DIAMANT-BERGER
LOUIS DELLUC

Et un ensemble sensationnel
sur les projets du Cinéma

F R A N Ç A I S

Retenez ce numéro unique
TROIS FRANCS

BRINS DE FILMS



Lettres de Londres

La question d'employer le cinéma pour la propagande électorale a soulevé d'innombrables discussions, car si vous offrez l'hospitalité de votre écran à un parti, vous ne pouvez vous abstenir de professer pareille courtoisie au parti opposé.

Le cinéma, peut-être davantage que tout autre spectacle, a dû endosser la majeure partie de la besogne ayant rapport aux films de propagande, et tandis que notre commerce a toujours été et sera toujours tout disposé à faire tous les sacrifices nécessaires pour faciliter les aspirations légitimes du gouvernement, la pratique de s'adresser au cinéma pour tous genres de publicité provoque en maintes occasions par d'aimables officieux, dont l'importance publique est une quantité négligeable, devient petit à petit une exploitation organisée qui doit être réprimée.

On a abusé d'une façon étrange du mot « propagande » en le voilant sous le manteau de patriotisme. En vérité, tout ce que s'efforce à inculquer une leçon morale ou de nature à élever l'esprit est de la propagande, et toute histoire mise à point d'une façon exacte devrait présenter un enseignement sain de ce genre.

A certains moments, dans l'histoire d'une nation, des idées semblent voltiger dans l'air qui surgissent complètement équipées pour pénétrer les esprits de l'homme, tel un microbe impalpable.

Darwin dénommait cet état de choses la fertilisation croisée des idées. Les foules démontrent une susceptibilité surprenante pour contracter cette infection.

Une importante Société vient de se constituer sous la raison sociale Master Films Ltd. Elle se propose de tourner des films de toute première classe.

Il y a tout lieu de croire que la dite Société est appelée à occuper un poste au premier rang parmi les fabricants anglais, si on peut en juger par la réception flatteuse qui fut accordée à son premier effort intitulé : *Bonne Mary* présenté aux exposants la semaine passée. Dans un bref délai elle présentera une autre production intitulée : *Un coup d'œil derrière la scène*, dont on dit le plus grand bien. Cette maison a confié ses intérêts pour l'étranger à l'exportateur bien connu, Lionel Phillips.

Ecrire des scénarios pour des films à série est un travail difficile de spécialiste.

Chaque épisode devrait être en lui-même séparé et complet, et la série entière reliée par un thème qui les réunit et qui, en même temps, fournit les incidents par douze ou quinze

épisodes. Si le travail n'est pas exécuté avec grand soin, l'histoire principale se perd de vue parmi un nombre d'incidents sans importance qui sont introduits tout simplement pour fournir des effets sensationnels. *Les Secrets du comte Bernstorff*, sont un exposé des machinations criminelles et souterraines de l'espionnage allemand aux Etats-Unis. M. Flynn, chef de la sûreté est responsable pour les faits représentés. L'intérêt est soutenu d'un bout à l'autre du film, les principaux faits sont historiques, et le tout admirablement rassemblé.

Dans tous les âges, les hommes et les femmes dans le monde entier, en temps de guerre comme en temps de paix, se sont dédiés au passe-temps de la danse. Quoique ce passe-temps paraisse innocent à la surface, l'atmosphère où il se passe voile fréquemment des pièges que les jeunes gens des deux sexes feraient bien d'éviter.

Une admirable production traitant sur ce sujet sera projetée sous peu. Le titre du film est : *Le lieu de récréation du diable*, et il y a tout lieu de croire que cette pièce soulèvera des polémiques et éveillera des idées nouvelles qui, peut-être jusqu'ici, n'étaient que somnolentes.

LESTERLIN.



Biographie

Faut-il revenir là-dessus? Voici la biographie exacte de Charles Spencer Chaplin. Né à Paris en 1889, élevé en Angleterre au Nouwood Collège. Débute à Londres au théâtre, dans *Rags and Riches*; son premier succès fut le rôle de Billy dans *Sherlock Holmes*. Venu en 1912 en tournée en Amérique avec la fantaisie *Une soirée dans un music-hall anglais*, il fut engagé à la Keystone pour 1.000 francs par mois. Se naturalisa Américain et fit sa carrière avec la rapidité que l'on sait. Son frère, Sydney, est né deux ans avant à Cape Town dans le Sud-Africain. Tous deux ont les yeux bleus ce qui, affirment certains, rend tout succès impossible à l'écran.

Parmi les vedettes américaines qui ont les yeux bleus, c'est-à-dire qui eussent été éliminées sans examen en France, on peut citer : William Farnum, Harold Lockwood, Creighton Hale, Frank Keenan, June Caprice, Pauline Frederick, Dorothy Gish, Louise Lovely, Violet Mersereau, Virginia Pearson, Fanny Ward, Enid Bennett, Corinne Griffith, Marie Dressler et Mary Miles Minter. Que penser, d'après cela, des dogmes? Sans compter les yeux gris-clair parmi lesquels on trouve d'autres noms comme ceux d'Elaine Hammerstein, Lillian Lorraine, Carmel Myers, Olga Petrova et Dorothy Philipps.

En attendant l'Écran

Notre Image, d'Henry Bataille.

Sans doute est-il trop tard pour parler encore d'elle... car depuis la générale un bon nombre de jours s'est déjà écoulé et *Notre Image*, la dernière pièce de M. Henry Bataille poursuit la carrière triomphale que nous savons. C'est là un inconvénient de notre critique dramatique actuelle que d'être trop pressée par le rythme effréné de la vie moderne pour émettre ses jugements. Aujourd'hui, en vingt-quatre heures, une pièce est jugée, louée ou condamnée. Certains critiques même, doués en l'occurrence d'une réflexion extrêmement rapide et d'une infaillible sûreté de jugement, demandent moins de temps pour prononcer leur verdict. Les feuilles matinales divulguent dès la première heure leurs élucubrations nocturnes rédigées hâtivement, dès la sortie du théâtre, entre minuit et deux heures du matin. A ce genre de critique, mieux vaut, plus que tout autre, le nom de reportage. Il n'est lecteur intelligent qui ne lui préfère, assurément, la chronique judicieuse et mûrie par une réflexion de quelques jours que lui apporte le feuilleton dramatique de la semaine ou de la quinzaine.

C'est ainsi qu'il nous est permis aujourd'hui d'examiner sous un autre angle la nouvelle œuvre d'Henry Bataille, grâce au fragment de lettre qu'a publié dernièrement M. Camille Le Senne dans *Les Spectacles*. L'auteur avoue avoir abandonné au second acte le sujet qu'il avait abordé au premier. Voilà qui nous explique l'impression indécise que donne la touchante histoire de cette pauvre Nonotte. Que l'on veuille bien en effet se rappeler la situation posée par le premier acte. Nonotte a toujours vécu en marge de la Société. Elle a été une amoureuse. Plusieurs hommes ont passé dans sa vie, qui lui ont laissé une fortune appréciable. Nonotte pourrait facilement se retirer du monde et jouir des derniers beaux jours de son automne finissant, dans la paix de ses souvenirs. Malheureusement elle a une fille et cette fille veut se marier. Le passé de la mère est un obstacle au mariage. Seul le mariage de Nonotte peut l'abolir. Ainsi la situation ambiguë de deux femmes paraîtra régularisée. La morale bourgeoise, une fois les apparences sauvées, se déclarera satisfaite, et la jeune fille pourra réaliser son ambition, c'est-à-dire, prendre place dans la bourgeoisie bien pensante qui, désormais, n'en pensera certes pas moins, mais n'osera plus le marquer par du mépris, comme jusqu'à présent. Donc Nonotte, qui, malgré toutes ses aventures, ne se donne jamais que par amour, est sommée par sa propre fille de satisfaire aux exigences de la morale et de l'opinion du monde, en se laissant marier sur ses vieux jours, *in extremis*, avec un vieux soupirant ridicule qu'elle n'aime pas, qu'elle n'aimera jamais, et qu'elle a surnommé par dérision, Roméo. Elle refuse et nous comprenons ce refus honnête et révolté. Quel plus cruel affront d'ailleurs que ce mariage de convenance maternelle. Mais la jeune fille, devant l'imminente ruine de ses rêves, éprouve égoïstement une douleur dont les sanglots rappellent ceux d'Yvette de Maupassant... Elle menace de se tuer. Elle meurtrit par un habile chantage sentimental ce pauvre cœur de mère qui hésite, qui se

tourmente, partagé entre le souci d'assurer le bonheur de son enfant et l'impossibilité de conclure un faux mariage auquel tout son être féminin répugne.

Que faire?... Tel est le pathétique conflit que M. Henry Bataille a exposé dans ce premier acte formidable qui dure plus d'une heure, premier acte magistral dont nombre d'auteurs pilleront la richesse un peu touffue, premier acte qui par sa grandeur et son envergure tragique nous invitait à prévoir le large développement d'une de ces belles études d'amour moderne et éternel auxquelles l'auteur s'est attaché, angoissante confrontation de la jeune fille printanière et de la mère automnale, où se heurtent dans un douloureux combat les sentiments contraires, les sentiments vitaux que chacune d'elles porte au plus profond de son être... Oui, nous nous attendions vraiment après ce premier acte à quelque chose de formidable et déjà nous espérions pouvoir crier au chef-d'œuvre que nous promettent *Poliche*, *La Marche Nuptiale* et *Les Flambeaux*, qui en sont peut-être déjà... Et voilà que toute cette vaste préparation tourne en une petite histoire sentimentale sur le danger de désillusion que l'on court à revoir après vingt-cinq ans de séparation les personnes pour lesquelles on a même éprouvé autrefois les plus tendres sentiments. En effet, que Nonotte, effrayée par le chagrin de sa fille, se décide à aller dans une fête mondaine où elle s'est ménagée la rencontre d'un ancien ami aimé dont elle a conservé le souvenir ému, qu'elle le retrouve, qu'elle voie s'écrouler le vague projet de mariage possible qu'elle avait formé avant de se rendre compte *de visu* qu'elle avait vieilli et qu'il avait, lui aussi, singulièrement changé d'aspect, que cette constatation soit encore plus cruellement confirmée par l'émotion que l'ancien ami éprouve en voyant soudain paraître la jeune fille, image vivante de la mère à vingt ans, que le dernier coup de la désillusion soit porté au cœur de Nonotte par le baiser qu'elle surprend, donné à sa fille, dans un moment d'égarement, par ce vieux... et qu'enfin Nonotte, raillant sa souffrance, se résigne à accorder sa main au fidèle Roméo qui apporte les manteaux, tout cela, malgré l'atmosphère de poésie mélancolique et les accents de vérité humaine qu'Henry Bataille a trouvés, n'est en réalité qu'une petite histoire, certes touchante, on ne saurait s'en défendre, et qui émeut profondément le public, mais qui manque de proportion tragique avec l'ampleur du premier acte. D'où : une certaine déception.

Et voici que, loyalement, M. Henry Bataille avoue s'être réservé et, probe technicien théâtral, reconnaît, signale même la brisure, la faille qui existe entre l'acte d'exposition et l'acte de conclusion de son œuvre. *Notre Image* ne serait qu'une sorte d'étude préliminaire à laquelle doit succéder encore une autre étude en un acte, avant que soit abordée l'œuvre définitive, l'œuvre de couronnement. Nous sommes en droit d'espérer que la statue sera aussi belle que le promettent déjà les deux premiers degrés du socle sur lequel se dressent les deux émouvantes figures de Jane Renouardt et de Réjane.

Pierre BERCH.

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferraudière.
BORDEAUX, 26, rue Capdeville.
TOULOUSE, 44, r. Alsace-Lorraine.

MARSEILLE, 7, rue Suffren.
NANCY, 204, rue des Dominicains.
MULHOUSE, 17, rue de l'Étoile.

LILLE, 5, place de la Gare.
BRUXELLES, 5, quai de la Houille.
GENÈVE, 9, rue du Commerce.

Le 17 Janvier

DENT POUR DENT

Comédie dramatique en 5 parties

Interprétée par Miss FLORENCE LABADIE

(Mundus Import)

Le 24 Janvier

AU VOLANT DE LA FORTUNE

Comédie sentimentale en 5 parties

Interprétée par FRANKLYN FARNUM

: TROIS FAMILLES :

Drame d'actualité édité par le Service Cinématographique de l'Armée

Interprété par

Mrs. TOULOUT, Henri BOSC, SÉVÉRIN-MARS
Mes. Suz. de BEHR, JALABERT, BIANCHETTI



Edition en 2 Séries
les 17 et 24 Janvier 1919

1^{re} Série : 1620 mètres

COMPTOIR CINÉ-LOCATION
GAUMONT

ET SES AGENCES RÉGIONALES

MARSEILLE -- LYON -- TOULOUSE -- BORDEAUX -- NANTES -- LILLE -- BRUXELLES
GENÈVE -- ALGER -- LE CAIRE -- STRASBOURG

6 Affiches en Couleurs
Nombreuses Photos

2^{me} Série : 1350 mètres

Contes du Cinéma

Le Chien du Président Wilson

Quand le président Wilson vint de Washington à Paris pour le baptême de la Paix difficile, il vit en débarquant à la gare du Bois de Boulogne des régiments, des fanfares, des mouchoirs pendus au bout de bras frénétiques, des drapeaux qui jouaient avec le vent, des ministres en chapeaux hauts-de-forme et tous les accessoires de triomphe qu'on lui avait assignés.

Mais il ne vit pas la sœur Firmin, une pauvre Petite Sœur des Pauvres, qui s'était égarée aux environs de la Porte Dauphine. Il est vrai que la sœur Firmin n'avait été convoquée ni par le protocole, ni par l'enthousiasme, puisqu'elle ignorait le président Wilson autant que le président l'ignorait. Et comme elle était auvergnate, sexagénaire et illettrée, tout cela n'est pas autrement scandaleux.

La sœur bougonna quand elle vit cette foule enrégimentée qui lui barrait la route. La vie était fort compliquée pour elle à ce moment-là. Son attention devait se répartir entre un panier monumental, un parapluie inqualifiable et Clodomir.

Clodomir fut-il un bon, un mauvais roi ? Je ne sais même pas s'il figure parmi les carlovingiens ou les mérovingiens. Ce dut être un bon roi dans son temps. Les sœurs pourraient elles donner un nom de mauvais roi à un bon chien ?

Le Clodomir de sœur Firmin se prit d'un intérêt violent pour la foule. Il tira sur la ficelle par quoi la sœur le tenait moralement en laisse. Il ressemblait à ce que tels poètes nomment « chiens jaunes », mais il n'était pas si jaune que ça. De son poil on ne pouvait raisonnablement rien dire tant qu'on ne l'avait pas vu peigné, lavé, émoulu, toutes choses aussi peu normales que d'inviter le grand Lama chez Lapérouse, par exemple, ou de monter l'Etna en garniture de cheminée.

Le canon retentit. C'était dix heures moins deux.

— Sainte Vierge ! jura la sœur.

La ficelle de Clodomir lui échappa des mains et Clodomir quitta les jupes de celle qu'il n'avait jamais quitté de sa vie.

Une musique jouait *The stars spangled banners*. La sœur se sentit émue, mais de peur ou de joie elle n'aurait su le dire, car pour elle ces rythmes cuivrés tenaient à la fois du chœur des séraphins et des révolutions anti-monarchiques et sacrilèges que l'on décrit parfois au sermon.

Puis les bruits s'unirent en une espèce d'acclamation géante qui fit trembler les oiseaux du Bois et les vitres de l'avenue du Bois et attira invinciblement Clodomir à travers le fourré des civils, des poilus et des chevaux, jusqu'à une étonnante clairière sablée : des photographes, un cinéma, la Military Police, quelques sergents de ville, s'y dépensaient comme clowns sur la piste d'un cirque.

Ce vieux Clodomir qui n'avait jamais fait autre chose que suivre la sœur Firmin dans ses quêtes, nettoyages, et autres besognes « tourières », oublia instantanément ses rhumatismes, sa vie sans amour et son couvent décourageant en voyant les attelages présidentiels devant la petite gare, des tentures de velours écarlate, de l'or, des trophées, les plantes vertes, le tapis qui venait jusque sur la chaussée, les domestiques froids mais heureux de vivre, avec par là-dessus le bruit, les sons, les chants, les cris, le millième de ces voluptés eût transformé en jeune raffiné n'importe quel vieux chien aux poils dégoûtants. Clodomir goûta le renouveau avec une ivresse précieuse que le docteur Faust ne connut pas jadis.

Les chapeaux volaient en l'air. Le plus spirituel des ciels grisaille embrassait la joie unanime. Les grosses caisses semblaient folles. Le président Wilson qui riait très fort faisait de grands bonjours avec son chapeau. M. Poincaré, lui, prenait l'aventure très au sérieux, mais il est académicien. On remplit leur calèche de gerbes excessives pour voir s'ils sauraient se caser au milieu de ce bagage fleuri. Et il y avait encore bien d'autres détails qui mériteraient d'être recueillis. Seulement le temps manque.

L'automobile de M. le Préfet de Police, se mit en route la première, précédant un piquet de gardes municipaux à cheval, lesquels précédaient les voitures de tous ces messieurs et dames.

La timidité ordinaire de Clodomir se réveilla alors. Il s'en aperçut aux frissons qui lui zébrèrent le dos. Il se crut même changé en statue et fixé au sol par ses pattes soudain glacées.

Heureusement la terreur est d'un grand secours pour la timidité. Clodomir, bouleversé d'épouvante, fit un effort surcanin : il bougea. L'automobile de M. le Préfet de Police venant sur lui, ce « bougement » devint une course. Les soldats qui faisaient la haie avaient mis l'arme au bras ; cela leur donnait un air respectable entre tous qui rendait tout à fait vain, le projet de passer à travers leur barricade. Quand il n'est possible de passer ni à droite, ni à gauche, ni de retourner en arrière, la seule tolérable solution est de filer en avant, s'il y a de la place.

Et Clodomir, affolé, pensait qu'il y avait vraiment bien de la place en avant. Les avenues étaient nettes de tout passant. Rien de plus hygiénique pour le cross-country. Seulement ce double mur, frangé de baïonnettes, ne paraissait pas devoir jamais finir. Dans la cervelle limitée de Clodomir grandit un cauchemar illimité.

Son passage fit sourire les soldats. Il fut ainsi précédé d'une rumeur qui prépara tous les spectateurs au délire après la nervosité.

— Les v'là ! Les v'là ! clamaient les gosses en entendant ce vacarme.

Il arriva même que des tambours-majors, disposés sur le parcours, donnèrent le signal à leurs fanfares. Ce fut un rabiote de *Marseillaise* et de *Sambre-et-Meuse* bien nourries.

Clodomir allait de plus en plus vite. Cela étonnera ceux qui le connaissent. On ne l'a jamais vu que lambiner comme un goutteux aux trousse de la Petite Sœur des Pauvres. Et il est lui-même plus pauvre que tous les pauvres de Paris et que la sœur Firmin en personne. Or les pauvres n'ont pas le droit de courir aussi vite qu'un gagnant de Derby ou qu'un Sloughi en plein coursing. Clodomir consommait cependant les kilomètres comme si le grand prix eût été au bout.

L'avenue du Bois « dura » pour lui quelques secondes. La vision de l'Arc-de-Triomphe le rassurait de loin, car il croyait que toutes les portes sont faites pour sortir, mais on avait verrouillé celle-là de canons, d'étendards et de figurants. Le pauvre chien comprit qu'il n'était pas d'issue encore et se hâta davantage vers le bout de l'impasse. Il dévala de la sorte les Champs-Élysées où l'on avait complété la décoration des canons allemands par l'étalage de toutes les échelles de Paris. Il passa entre le Grand Palais, qui n'était pas plus vilain que d'habitude, et le Petit Palais qui s'obstine à demeurer un peu trop grand. Le Pont Alexandre-III avait été mis en état de siège et le Palais des Invalides ne se pouvait approcher qu'au prix de la vie même. Sur le quai d'Orsay, le Ministère des Affaires étrangères secouait mélancoliquement ses oriflammes comme s'il eût craint que cette guerre fût la dernière guerre. Et toujours passant en revue l'élite des armées de France, Clodomir gagna la place de la Concorde.

Sa fougue déclina.

C'est au petit trot qu'il défila devant le tank déteint et l'obélisque rose. La rue Royale est presque une côte. L'accueil qu'on fit à Clodomir devant la Madeleine le toucha. Il avait très chaud et ses pattes flanchaient.

Il se décidait à s'asseoir quand il perçut des ovations derrière lui. Il regarda. L'automobile de M. le Préfet de Police s'avancit majestueusement avec les gardes républicains, le cortège et tout ce qui s'ensuit.

Clodomir fut de nouveau galvanisé par la peur. Mais il ne sentait pas ses jambes. Il serait entré volontiers à la Madeleine et à Saint-Augustin pour se reposer : des civils en défendaient l'entrée et des militaires défendaient ces civils. Le boulevard Malesherbes, le boulevard Haussmann, l'avenue de Messine, que de kilomètres ! C'est tout de même heureux que la « promenade des rois » ne comprenne pas les boulevards extérieurs.

— Je deviens enragé, monologuait Clodomir.

Quand on a toujours vécu au bout d'une vieille ficelle que dirige la sœur Firmin, on n'est pas apte au sport. Le quartier Monceau vaut un sommet. Clodomir découvrit qu'il possédait une maladie de cœur. Les chasseurs embouchaient déjà leurs trompettes à fanion bleu, et les tirailleurs sénégalais gardaient avec une inquiétante douceur la statue de Shakespeare que personne ne songeait à renverser.

— C'est absolument comme ça qu'on devient enragé, se disait Clodomir.

Au coin de la rue Monceau, les toits étaient surchargés de monde, et la force armée semblait encore plus armée que partout ailleurs. Le cortège venait, là, tout près. Clodomir, frôlé par la folie et chatouillé par la paralysie générale, se rua dans la rue de Monceau, vit qu'elle était hermétiquement barrée au bout, renonça à sauter par-dessus le bataillon de chasseurs, mais suivant le chemin sablé bordé de soldats, gagna l'hôtel du Prince Murat, franchit le seuil pavoisé, stoppa dans la cour d'honneur, entendit les hurrahs du quartier, entra dans l'hôtel à la barbe de l'infanterie, de la cavalerie, des officiers chamarrés, du maire de l'arrondissement et des dignitaires américains.

Les salons de l'hôtel Murat sont très différents du couvent et même du parloir du couvent. Clodomir foula des tapis si doux qu'on aimerait en mourir. De grands laquais, avec fourragère de soie noire et souliers vernis, voulurent le chasser. Il se coula sous un meuble. Dans la cour les cuivres entonnèrent *The stars spangled banners*, les voitures vinrent au perron, et toute sorte de personnes célèbres se répandirent dans les vestibules et les salons. On ne s'occupa plus de Clodomir qui voyait peu mais entendait beaucoup.

L'odeur riche des fleurs changeait son épuisement en saoulerie. Le brouhaha n'évoquait pas celui des cabarets — qu'il connaissait pour être passé quelquefois devant leurs portes. C'était un brouhaha « comme il faut » et prodigieusement confortable : malheureusement Clodomir manquait de renseignements sur les notoriétés de la politique. Aussi ne put-il apprécier toute la valeur historique des propos qu'il entendait. Les uns parlaient anglais, les autres français, d'autres américains. Des dames riaient agréablement. Le colonel House laissait parler, ce qui est plus éloquent que tout. M. Bliss traduisait pour le Président de la République Française ce que disait le Président de la République des États-Unis. Le maire de l'arrondissement se trouvait à son aise. De vrai son arrondissement a toujours été bien fréquenté. Miss Wilsop s'amusait de tout. Et tous jonglaient avec des compliments qui, sans qu'on ait su pourquoi, étaient sincères.

Quand une vieille pendule bonapartiste sonna onze heures, les assistants se séparèrent, quoique à regret, mais ils devaient déjeuner tous ensemble à l'Élysée. M. Raymond Poincaré et le Président du Conseil donnèrent le signal du départ. Ils emmenèrent les ambassadeurs, les généraux, les chargés de missions, les voitures, et ne laissèrent que les fleurs.

Un si aimable calme s'installa dans la pièce que Clodomir osa regarder. Miss Wilson regardait les tableaux avec une grande bonté et cela ne peut que faire du bien à un tableau. Sa mère, aux yeux noirs, s'intéressait aux fleurs ; elle riait en regardant les gerbes amassées comme elle avait ri en regardant les grappes de spectateurs aux flancs des monuments.

— Il faut aller au bois avant déjeuner, dit la jeune fille.

— Avant déjeuner ? se récria Mme Wilson.

Elle pensait d'ailleurs à autre chose ou probablement à rien, ce qui est la meilleure façon de penser à tout, principalement les jours où tout est plaisant.

— Allons, dit la fille.

— Est-ce qu'on va encore trouver des musiques à tous les coins de rues? soupira la mère.

Encore une fois, ce qu'elle disait ne se rapportait pas absolument à ce qu'elle pensait. Son humeur était excellente. Et ces fleurs, cette montagne de fleurs, lui eussent fait tout admettre même de traverser les Niagara Falls dans une victoria, avec Mme Poincaré.

— Papa vient avec nous naturellement, ordonna Margaret.

Cela fit éclater de rire le président. Il aime beaucoup rire. Ce n'est pas uniquement parce que des dents blanches « font bien » au visage mat et Woodrow Wilson a le visage aussi mat que celui de Rio Jim. D'ailleurs c'est un homme de l'ouest où, comme dit peut-être un proverbe, « on naît bien portant ». Ce goût du rire est donc le fait d'un homme bien portant. Le président Wilson est totalement bien portant.

— J'ai un travail très grave, dit-il en riant tout aussi fort.

Ses secrétaires l'attendaient à la porte.

— Mais, papa, la promenade hygiénique...

— Eh bien, la promenade hygiénique me semble excellemment réussie, dit le président, et tout le monde était de mon avis, je crois.

Il ne connaissait pas la balade de Clodomir. Clodomir même ne la connaissait déjà plus. Il écoutait, en extase. Faut-il vous dire qu'il ne comprenait pas un mot de tout ce qui se disait? Il comprenait bien davantage. Jamais il n'avait entendu de si harmonieuses paroles et un ton suave à ce point. Sa béatitude ne sera décrite par personne. Clodomir était ravi à la manière des saints. Pour la première fois, il comprenait le sens des prières, des statues de son couvent, des gestes d'adoration que les sœurs font machinalement et qui... Mais je vous dis, ce n'est pas narable. Il était heureux et son dessous d'armoire avait les proportions du paradis.

Le président passa dans un cabinet de travail avec ses secrétaires.

— N'oubliez pas le déjeuner, lui cria sa femme qui ne pouvait se décider à abandonner les fleurs amoncelées.

— J'ai déjà faim, plaisanta le président.

Il tendit un journal aux dames.

Qu'est-ce que c'est?

— Un journal, dit Wilson, un journal où l'on dit que je mange un gros gigot entier à chacun de mes repas.

Miss Margaret battit des mains.

Une auto conduisit la famille au Bois de Boulogne. Le silence retomba sur le palais où travaillait un sage...

Clodomir, parfaitement reposé, trouva le chemin de la rue. La faim lui fit retrouver le chemin du couvent, où il entra avec une lumière intérieure qui ne se remarquait point, mais qui donne des ailes. Il se demanda, par modestie, s'il s'il n'était pas devenu fou dans sa course du matin. Car il ne pouvait expliquer le pourquoi de sa transfiguration, si je puis dire.

La sœur Firmin était au moins aussi hargneuse que d'ordinaire. Peut-être avait-elle perdu la ficelle de Clodomir. En tous les cas, elle le reçut fort mal.

— D'où sors-tu, mauvaise bête de Purgatoire? lui dit-elle. Tu seras puni... Puisque tu m'as quitté, tu as dû avoir un bon déjeuner à ton carnaval... Alors va te coucher, républicain!

Elle lui donna du pied dans les côtes mais jeta un os de belle mine à ses pieds. Et elle se mit à tailler du pain pour lui faire une soupe.

— Je te soigne comme un chrétien, murmurait-elle. Tu est affreux, tu es bête, tu es méchant, tu pues, tu mens, tu voles — et je t'aime... C'est un péché...

Elle souffla péniblement.

— Que veux-tu? Je m'ennuie. Tu es ma seule distraction. Si c'est un péché, je m'en expliquerai au ciel.

Elle crispait ses mains sèches sur son couteau de cuisine.

— Tu es bien agité... bien agité... d'où viens-tu?...

Ses yeux usés cherchèrent les yeux éteints de Clodomir.

Le vieux chien aurait voulu lui dire que maintenant il était bon et gai et jeune; et qu'il savait pourquoi la vieille sœur parlait dur et terne; et qu'il ne lui en voulait pas.

Tout remuant, il se frotta contre elle.

— Madame, disait-il dans sa langue...

— Qu'est-ce qu'il a donc? s'étonnait sœur Firmin.

— Madame, le bon Dieu est à Paris!

Mais la sœur Firmin n'entendait que la langue des hommes et encore pas très bien...

LOUIS DELLUC.

LE FILM

est en vente, chaque semaine,
dans tous les Kiosques des Boulevards

ESSANAY
GEORGE K. SPOOR, PRESIDENT

AVIS

Aux Acheteurs de Grands Films Américains

The Essanay Film Service L^d
de LONDRES

Soumettra prochainement à votre appréciation

Un Choix de ses Grands Films en 5 Parties

qui ont obtenu le plus gros Succès

en Angleterre et en Amérique

LA DATE DE PRÉSENTATION DE CES FILMS
--- SERA DONNÉE PROCHAINEMENT ---

Pour tous Renseignements, s'adresser à :

M. Léon WYNBERGEN

Représentant pour le Continent de la Marque **ESSANAY**

Hôtel Bergère, 32, rue Bergère, PARIS

Maison Principale : 43, Great Windmill St. LONDRES W.

LES FILMS QUI NAISSENT

Ceux que mes yeux ont vus...

Un drame « Le Calice », émouvant et fort bien joué par Mme Yvette Andreyor ;
« Fabienne », qui contient des scènes gracieuses et une variété de paysages ;
et un film comique : « Polidor », ingénieux, et qui emporte le rire.

Le Calice

Le cinéma est plus encore que le théâtre la représentation de la vie, de la vie vraie. C'est pourquoi, sans doute, il nous donne si souvent la représentation de la maladie et de la mort. Il y a, au cinéma, un personnage qui apparaît souvent, c'est le médecin. Or, ce n'est plus le médecin conventionnel des pièces du répertoire, personnage bénisseur et compassé, copie falote de l'illustre docteur Frank Mathéus, d'Erkman-Chatrian.

Le médecin de cinéma est un vrai médecin, dont l'aspect varie suivant les pays et les circonstances. Nous avons vu le bon médecin de campagne en redingote et cravate blanche, mais nous avons vu aussi le médecin de ville en complet veston à l'anglaise, le médecin Américain à lunette d'écaillé, le médecin-savant, professeur plein de solennité ; nous avons même vu le « mauvais médecin » qui se sert de sa science pour commettre des crimes !

Dans *Le Calice*, par trois fois le médecin passe sur l'écran. J'ai chaque fois été frappée par la sobriété, la vérité de son jeu, de son être tout entier. Chaque fois, la scène est courte et juste. C'est exactement comme dans la vie.

Le Calice est un drame dont la conception n'est pas neuve. Nous avons vu déjà bien des fois au cinéma, le compositeur musical aimé de son interprète et quittant son épouse dévouée pour suivre la cantatrice qui, en l'espèce, est la femme fatale, type bien connu ! L'épilogue ne varie guère non plus : l'épouse sacrifiée meurt de chagrin...

Mme Yvette Andreyor qui incarnait Annie, l'épouse infortunée, possède un sens du pathétique qui arrache les larmes. Son jeu est fin, ses attitudes gracieuses. C'est tout un ensemble de distinction et de délicatesse, de « bon ton », si j'ose dire, qui fait de cette jeune et jolie femme à l'allure élégante, la personnification de l'actrice française de cinéma.

Le Roman de Fabienne

Une comédie sentimentale avec une fin dramatique, mais au cours de laquelle surgissent quelques gracieux épisodes. Celui du théâtre des Marionnettes entr'autres est charmant. La chute, dans le fossé, de la voiture branlante et du petit âne poussif, est un tableau d'un grand charme naïf et pathétique.

Mais le cinéma tomberait-il dans le travers de certaine grande scène subventionnée en nous présentant des ingénues ayant depuis longtemps passé l'âge de l'ingénuité ? L'actrice qui joue le rôle de l'adolescente Fabienne possède un aimable et doux visage, mais ne peut prétendre nous faire croire qu'elle a seize ans ! Or, Fabienne a seize ans lorsqu'elle se laisse prendre aux propos enjôleurs de certain jeune cavalier qui la délaisse après l'avoir compromise.

Fabienne, chassée de la maison de son tuteur, erre sur les routes, tente de faire du théâtre, obtient un engagement, échoue, rencontre un montreur de marionnettes à qui elle s'associe. Nous la voyons agiter les poupées, faire la quête, diriger le théâtre ambulancier, tandis que le pauvre directeur

meurt de misère à l'hôpital. Toutes ces scènes-là sont charmantes de fraîcheur et d'animation.

Mais le roman de Fabienne finit mal. Un moment, pourtant, nous eûmes l'espoir d'un heureux dénouement. Fabienne devenue mère rencontre un jour l'homme qui l'a séduite, le père de son enfant. Celui-ci tente alors de réparer sa faute, et, sans transition, nous voyons Fabienne redevenir une demoiselle du monde, installée dans un luxueux appartement. Sa petite fille est près d'elle. Mais ce bonheur dure peu. Fabienne est à nouveau abandonnée. Alors, tandis que sa petite fille agit des marionnettes dans un minuscule théâtre joujou, elle se tue.

Polidor

Il se dégage parfois un enseignement des histoires comiques que nous offre le cinéma. Dans *Polidor*, la leçon morale est peut-être empreinte de pessimisme. Mais qu'importe, les aventures de Polydor sont si plaisantes.

Cette histoire qui commence comme un conte philosophique, nous présente la maison du sage. « Oh ! avoir une petite maison de campagne ! » La maison de campagne de Polydor, la *Villa Polydor* a exactement les proportions d'une cabine de bains de mer. La porte étroite y tient toute la façade. Le jardin qui l'entoure n'est guère plus vaste. Cependant des allées en méandres, larges comme des rigoles, aboutissent à un portail d'entrée monumental, grillagée avec mille arabesques : le portail d'un palais ! Serait-ce là un symbole ?

De sa maison cabine, Polydor sort, contourne les allées de son parc et poussant le portail géant, salue le public.

La vie est trop belle, trop douce ! Je suis fatigué de l'oisiveté. Il n'est pas bon que l'homme reste sans rien faire (je vous fais grâce des autres aphorismes).

Bref, Polydor a décidé de travailler tout de suite. C'est urgent. Il prendra n'importe quelle situation sociale, la première qui s'offrira.

Polydor devient commissionnaire de l'Agence Rapide, qui s'occupe particulièrement de divorces.

A partir de ce moment, le conte philosophique devient une séance de boxe. Le sage Polydor s'y révèle champion. C'est un tohu-bohu de chaises qui volent, de claques qui résonnent, de glaces qui brisent, de femmes qui hurlent, de chevelures dénouées, de robes déchirées.

Les débuts de Polydor comme commissionnaire sont plutôt décevants pour lui. Du moins aura-t-il la ressource d'aller soigner ses bosses et ses bleus dans sa petite maison de campagne !

Nous reverrons Polydor, paraît-il. Tant mieux. Polydor, simple et bon enfant, prêt à tout, parce qu'il est dans sa sereine philosophie, résigné à tout, à cause peut-être de sa fameuse petite maison de campagne qui est pour lui le suprême refuge contre les vicissitudes de la vie, Polydor pourrait bien être une sorte de Charlot français qui ne fait pas de manières, mais qui sait faire le coup de poing.

Louise FAURE-FAVIER.

Plus de

4.000 Représentations



Christy

de la CINÈS, de Rome

LE FILM ÉTERNEL

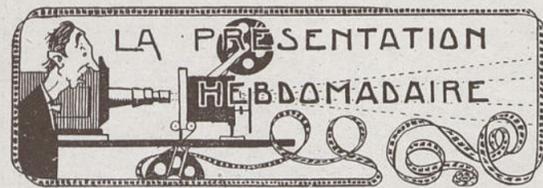
Immense Succès

Pour la location :

MM. CAPLAIN et GUÉGAN

28, boulevard de Sébastopol, 28

PARIS



Lundi 23 Décembre, au Gaumont-Théâtre à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livrable le 27 Décembre

Gaumont-Actualités n° 52, 200 mètres.

Livrable le 17 Janvier

Vendémiaire, « Gaumont », 1^{re} série, de Louis Feuillade, affiches, photos, 1.680 mètres.

La Maison des Marraines, « Cimiez Film, Exclusivité Gaumont », comique, affiche, 530 mètres.

L'Entretien de nos Navires, « Gaumont, Service Cinématographique de la Marine Française, documentaire, 150 mètres.

Livrable le 24 Janvier

Vendémiaire, « Gaumont », 2^e série, de Louis Feuillade, affiches, photos, 1.350 mètres.

Noms et Non, « Christie Comédies, Exclusivité Gaumont », comique, 300 mètres.

La Suisse pittoresque, Thoune, « Gaumont » plein air, 115 mètres.

* *

Lundi 23 Décembre, à Majestic à 14 heures

CINÉ LOCATION-ECLIPSE

Livrable le 24 Janvier

Le Golfe de Finlande, « Eclipse », documentaire, 150 mètres.

L'Honorable Algy, « Triangle », comédie d'aventures interprétée par Ch. Ray.

Le petit Radjah, « Phocée », comédie-féerie, 650 mètres environ.

Les deux Rivaux, « Tiber », comique, 250 mètres.

* *

Lundi 23 Décembre, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livrable le 24 Janvier

Eymoutiers, « A. G. C. », voyage, 135 mètres.

C'était un voleur, « A. G. C. », drame, 380 mètres.

Comme son mari, « A. G. C. », comédie comique, 300 mètres.

Trois Familles, « A. G. C. », drame d'actualité édité par le Service Cinématographique de l'Armée, 1.250 mètres.

Pianos à louer, « A. G. C. », comique, 470 mètres.

Au Volant de la Fortune, « A. G. C. », comédie sentimentale, interprétée par Franklyn Farnum, 1.610 mètres.

Petite Mère, « A. G. C. », comédie sentimentale en cinq parties, interprétée par Miss Ruth Clifford, 1.290 m.

A son retour de l'Université, le jeune Réginald Fortescue s'est brouillé avec sa vieille tante, Miss Elise O'Flaherty, pour avoir refusé d'entrer dans une banque, en prétendant gagner sa vie comme auteur dramatique. Mais il n'a pas été seul atteint par la colère de la vieille fille : dans sa disgrâce il a entraîné la jeune lectrice, Polly Mellet, qui fait vivre de son travail quatre petits frères ou sœurs, négligés et, pour ainsi dire, abandonnés par leur père, absorbé par l'idée fixe de sa chimère d'inventeur acharné autant que malheureux. Au reste, Polly refuse le secours généreux que Réginald offre de lui prêter tant qu'elle n'aura pas trouvé d'autre emploi.

La destinée en a pourtant décidé autrement. L'inventeur meurt subitement au moment même où ses recherches viennent d'aboutir, et sans en avoir retiré aucun profit pour lui ni pour les siens. C'est précisément Réginald qui le ramène expirant à son domicile. Il y retrouve Polly et la décide à accepter son concours pour obtenir son admission dans une clinique comme élève infirmière.

Là ne se borne pas son dévouement. Il prélève chaque mois sur ses modestes économies d'étudiant et d'écrivain, de quoi subvenir à l'existence de Polly et de sa petite famille. Or, un jour de fin de mois, ayant terminé une pièce en cinq actes : *Petite Mère*, il songe à aller visiter les enfants du malheureux inventeur. Plusieurs de ceux-ci sont précisément en train de s'amuser dans le laboratoire, et l'arrivée de Réginald coïncide malencontreusement avec l'explosion d'un paquet de produits chimiques provoquée par les bambins. Leur protecteur, gravement blessé, est menacé de perdre la vue. Il est soigné à la clinique, avec tout le dévouement que l'on pense, et Polly, étant venue à son domicile mettre de l'ordre dans ses affaires, croit bien faire en expédiant le manuscrit de sa pièce à l'une des adresses trouvées sur un carnet.

Peu après, Miss O'Flaherty a recours à un stratagème pour décider son neveu à venir se faire soigner dans la vieille demeure de sa tante. Elle se fait passer pour morte, et c'est en héritier que Réginald, maintenant aveugle, rentre dans cette maison. Sa tante pousse le dévouement et l'audace jusqu'à se faire passer pour une vieille maîtresse de maison engagée pour remplacer la défunte. Cent fois le malade est sur le point de découvrir la supercherie à la voix de sa tante.

Enfin, revient d'Europe l'éminent oculiste Mac Carthy, qui s'intéresse tant à son jeune ami, l'écrivain. Incidemment il apprend à celui-ci le succès d'une nouvelle pièce d'un auteur inconnu : *Petite Mère*. Réginald s'en proclame l'auteur. Cet encouragement et les soins assidus du docteur finissent par lui rendre la vue, et il peut savourer le bonheur de sa guérison dans une soirée de Christmas, au cours de laquelle sont scellées sous le gui, ses fiançailles avec Polly.

* *

Mardi 24 Décembre, à 10 heures, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Programme n° 4

Livrable le 24 Janvier

L'Iris bleu, « Valetta », drame interprété par M. Pierre Magnier et Mlle Maxa, affiches, photos, 1.425 mètres.

Lucien cambrioleur, « Pathé », comique, interprété par Rozenberg, affiche, 400 mètres.

Pathé-Journal et Annales de la Guerre.

Les Parcs royaux du Portugal, « Pathécolor », coloris, 130 mètres.

Hors Programme

La Maison de la Haine, « Pathé », série dramatique, interprétée par Miss Pearl White et Antonio Moreno, 5^e épisode : *Le Carnet rouge*, affiche, 673 mètres.

A 11 h. 1/2 précises

Ça tourne, Sketch-Revue cinématographique, de M. André Mauprey, joué, chanté, dansé et filmé par Rivers (Plouf, du Cinéma Pathé), et Yette Yriel, la divette de Ba-Ta-Clan.



Samedi 28 Décembre, à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livrable le 31 Janvier

Aubert-Magazine, n° 24, « Transatlantique », documentaire, 150 mètres.

Le Cirque Buffalo Trilby et C^o « Pasquali », drame, affiche, photos, 1.485 mètres.

Mademoiselle Monte Cristo, « Caesar Film », 8^e épisode : *Châtiment*, drame, affiches, photos, 550 mètres.

Rivalité de Pif Paf, « Inter Océan », comique, 310 m.

Livrable le 27 Décembre

Aubert-Journal, 150 mètres.

Peinture d'Ame, « Thomas H. Ince », drame, interprété par Bessie Barriscale et Charles Ray, mise en scène de Thomas Ince, affiches, photos, 1.100 mètres.

Charles Williams, peintre de talent, cherche pour une composition nouvelle, un modèle qui incarnera avec exactitude son rêve d'artiste.

Il va du bar mal famé aux bouges excentriques, des tribunaux aux prisons, partout où il espère trouver le visage qui exprimera la douleur ou la perversité ; le type féminin qui caractérisera avec assez de force, la souffrance et la déchéance humaine, et qui inspirera avec assez de puissance sa conception artistique.

Et voilà qu'un jour, sur les bancs du tribunal correctionnel, une jeune femme, Irène Brook, acquittée, grâce à l'indulgence des jurés, lui paraît être le type idéal qu'il cherchait.

Son masque étrange et tourmenté, ses attitudes cyniques, frappèrent l'imagination du peintre.

Il lui demande si elle veut être le modèle qu'il cherche depuis longtemps.

Au contact du jeune homme, Irène se modifie insensiblement. Elle oublie le chemin des faubourgs et des bouges où elle recrutait autrefois ses amis passagers.

Un sentiment de tendresse pour l'homme qui lui tendit la main, sentiment d'amour inconnu bouleverse son cœur.

Et dans cet ange du ruisseau, Williams reconnaît qu'une âme vibre encore. A mesure que se transforme Irène et que, lentement, se brise et s'effrite le masque que la débauche et la misère ont imprimé sur ses traits charmants, Williams sent pour elle battre son cœur. Puis un jour, au bras l'un de l'autre, ils font un beau rêve d'avenir azuré.

La mère de Williams, rigide et austère, décide d'obliger son fils à rompre cette compromettante liaison, à abandonner cette fille. Sur le refus catégorique de l'artiste, elle change de tactique. Elle s'adresse au cœur généreux d'Irène. Elle lui montre qu'elle est l'obstacle au bonheur, à la carrière de Williams ; que jamais elle ne lui permettra de l'épouser, que le monde, la société la repousseront toujours à cause de son triste passé.

Lorsque la jeune femme, émue et persuadée est prête à céder, perfide, elle lui conseille les moyens de briser irrémédiablement la tendresse tenace de son fils.

Et simplement, Irène descend à la rue, au ruisseau, à la boue d'autrefois. Arrêtée à nouveau, elle prévient son amant qui assiste au jugement.

Le cœur brisé, pantelant de son sacrifice, Irène s'accuse elle-même de sa sublime infamie.

Williams veut la sauver encore. Elle refuse.

Elle simule un désir ardent de retourner vers le milieu atroce où elle est née, où elle veut désormais vivre toujours.

Elle n'est pas digne de lui, elle ne l'aime pas, leur liaison n'a été, pour elle, que le caprice d'un jour. Elle le rend à son monde qui ne lui pardonnerait jamais à elle ses origines et son passé.

Après ces aveux mensongers, là-bas dans les quartiers excentriques, dans une chambre sordide où suinte la misère, Irène atrocement lasse, va mourir solitaire de son amour et de son sacrifice.



Mercredi 25 Décembre, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSSENHOVEN

Rose de Maman, « Vitagraph », comédie, 310 mètres.



ANNALES DE LA GUERRE

N° 91

Strasbourg. — Le Pont de Kiel.

Strasbourg. — Le départ du Président de la République.

Strasbourg. — La foule sur le passage du cortège.

Metz. — Jeunes filles au milieu des soldats jetant des fleurs.

Metz. — Remise du Bâton de Maréchal au Général Pétain.

Metz. — Jeunes filles jetant des fleurs au Président de la République.

Après

CIVILISATION

qui continue sa carrière triomphale

bientôt le célèbre film

CHRISTOPHE COLOMB

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, PARIS

et ses Agences

MIDI - CINÉMA - LOCATION

M. Etienne Giraud

4, Rue Grignan, MARSEILLE

SELECTA - FILM - LOCATION

M. Boulin

81, Rue de la République, LYON